THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1364

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





LE VALET PHILOSOPHE,

COMÉDIE

En Prose, en trois Actes.

PRIX 24 sols.

« Les conséquences des sentiments de ces philosophes « mènent non-seulement aux plus grandes absurdités, « mais elles renversent aussi tous les fondements de la « société ».

Euler, 2.e vol. Lett. 117.e éd. de Petersbourg, 1768.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

AN 13. — 1805.

PRÉFACE.

Voici une comédie qui aura surement plus de censeurs que de partisans. Dans l'intention de savoir ce qu'on en dirait, j'en ai fait circuler quelques exemplaires, avant de la rendre tout-à-fait publique. Quelques personnes en ont fait l'éloge, et d'autres la critique. C'est aux sentimens de celles-ci que je vais m'arrêter. Les uns prétendent que le sujet de ma pièce n'est pas neuf, qu'il a été traité dans la comédie des Philosophes. Cela est vrai; mais si M. Palissot et moi avons eu le même but en vue; nous n'avons certainement pas pris le même chemin pour y arriver. Mon Valet ne débite point non plus la même morale que le Valet philosophe du Séducteur. D'ailleurs le rôle de *Zéronès* n'est qu'accessoire; celui de *Pasquin* est le principal. D'autres critiques ont trouvé que Philaminte et Timon sont trop ouvertement bernés. Ils ignorent donc qu'il n'y a rien de plus crédule et de plus aisément dupe que les vieilles gens qui affichent le savoir et le bel esprit. S'ils avaient lu avec réflexion *le Tartuffe* et *les Femmes savantes*, ils auraient vu qu'Orgon et sa mère Madame Pernelle se laissent duper de la manière la plus grossière; et que Philaminte et Bélise ont une admiration non moins extravagante pour Trissotin. Ces mêmes censeurs ajoutent qu'il est invraisemblable qu'Ariste consente à marier sa fille à Dorante qu'il ne connaît pas personnellement. Si ce sont là des invraisemblances, nos meilleures pièces en sont pleines, et n'en sont pas plus mauvaises; parce que, dans le vrai, il est très-possible et même ordinaire, que des amants, qui craignent d'être traversés dans leurs amours, se voient à l'insu de leurs parents. Enfin, quelques-uns m'ont reproché de la froideur, tandis que d'autres louent principalement ma pièce à cause du *vis comica* qui s'y trouve, et qui, par la nature même du sujet, était si difficile à y mettre.

Mon dessein est en conséquence de profiter de ce que ces diverses critiques renferment de bon; et de faire dans une seconde édition de ma comédie les changements dont elle peut être susceptible.

Au surplus, quel que soit le sort de ma pièce, on n'aura point à me reprocher d'être sorti des bornes de la décence qui convient à tout écrivain. On n'aura pas non plus à se plaindre que j'aie outré et dénaturé les principes de nos grands hommes : le plus souvent j'ai cité leurs ouvrages, afin qu'on puisse vérifier les passages que j'en extrais. Ce n'est pas que je les rapporte textuellement, le genre d'écrire que j'ai adopté ne le comporte guères ; ainsi j'en ai usé à leur égard, comme Messieurs Guenée, Barruel et autres, contre lesquels personne ne s'est inscrit en faux, me contentant de conserver le sens.

Je me suis scrupuleusement abstenu de parler de tout ce qui concerne la religion, quoique le sujet m'y entraînât. Cet objet auguste ne doit point trouver place dans une comédie. Laissons aux Châteaubriaud, Bonald et Duvoisin l'honorable tâche, dont ils s'acquittent si bien, de venger le christianisme des sarcasmes et des calomnies de nos esprits forts. Un auteur dramatique doit se borner à ce qui intéresse la société et les mœurs : sa part est bien assez importante et assez glorieuse.

J'avais, pour atteindre le but que je me propose dans ma pièce, un moyen plus efficace, sans doute; c'était de la faire jouer. Mais, outre que la cabale est encore trop puissante, quelles difficultés pour en venir là ! Des deux théâtres que j'aurais pu choisir, l'un est dirigé par un auteur fameux qui, à lui seul, vaut un répertoire ; il abonde en richesses : l'autre n'est pas d'un accès plus facile, sur-tout quand on n'a pas l'honneur d'être connu de Mesdames et de Messieurs les Artistes. J'aurais pu faire long-temps antichambre chez eux, avant de pouvoir obtenir une première audience ; car je connais le train de ce monde-là. Tout calculé, je m'en suis tenu à l'impression; d'autant mieux que si ma comédie est goûtée du public, je pourrai la rendre propre à être représentée ; et peut-être alors, (car que ne voit-on pas dans ce siècle de merveilles !) me trouverais-je, à mon tour, dans le cas de me faire aussi prier.

ACTEURS.

PHILAMINTE, sœur *d'Ariste.*

ARISTE, père *de Rosette.*

TIMON, ami *de Philaminte.*

ROSETTE.

DORANTE, amant *de Rosette.*

PASQUIN, *ancien Valet de Dorante.*

ERGASTE, *ami de Pasquin.*

L'ÉPINE, } *Valets de Philaminte.*
COLIN, }

UN NOTAIRE.

La Scène est à la campagne, chez Philaminte.

ERRATA.

Page 30, la troisième ligne avant la fin, lisez *omettra,* pour admettra.

Dans quelques exemplaires il y a page 56, la sixième ligne avant la fin, joue pour *jouera.*



LE VALET PHILOSOPHE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, ERGASTE.

PASQUIN.

Et tu crains qu'on ne me reconnaisse, malgré ce déguisement ?

ERGASTE.

Oui. J'entends jaser le monde ; et, pour plus de sûreté, je veux te travestir à ma guise. Voici ton affaire. *(Il défait un paquet.)*

PASQUIN.

Quelles guenilles m'apportes-tu là !

ERGASTE.

Parlez avec plus de respect. C'est la dépouille d'un Philosophe célèbre, décédé depuis

peu en son hôtel de Saint-Lazare. Or, voici le pantalon, la redingotte, la perruque, le chapeau ; le tout, comme tu vois, d'ampleur raisonnable, et propre à te soustraire même aux yeux d'un Normand.

PASQUIN, *s'habillant.*

La belle tournure que je dois avoir maintenant !

ERGASTE.

Franchement, tu ne ressembles pas mal à ces honnêtes grivois qui s'en vont, sur la brune, demander l'aumône au coin d'un bois.

PASQUIN.

Cette malheureuse affaire commence bien à m'ennuyer. J'en voudrais bien voir la fin.

ERGASTE.

Il n'y a rien, ce me semble, qui soit plus facile. Tu n'as qu'à t'aller remettre entre les mains de Dorante, je gage qu'avant trois jours ton procès est jugé, la potence plantée et ta Seigneurie pendue.

PASQUIN.

Corbleu ! le sort m'en veut bien. J'avais si bien commencé ! Un vieux garçon, de ces gens qu'on appèle Philosophes, vient à me connaître ; il croit découvrir en moi quelque chose qui promet ; il me fixe près de lui, moins pour le servir, que pour apprendre à son école les secrets merveilleux de sa science pour laquelle, dit-il, j'ai les plus heureuses dispositions. En effet, j'y faisais à son avis, des progrès rapides. J'ignore comme il l'enten-

dait, car ses bavardages m'ennuyaient à la mort, et de toutes ses leçons, je n'ai cherché à retenir que celles qui mènent au solide. Mais bientôt la fortune se lasse de me favoriser. Un beau matin, voilà mon Philosophe enlevé; et Dieu sait ce qu'il est devenu. Et moi ! quel parti prendre ? Je cherche à faire valoir mes petits talents. Dorante se trouve dans le cas d'en avoir besoin ; il me prend à son service. Je le sers loyalement pendant deux ans ; mais il ne me paye pas. Je veux y suppléer et me payer par mes mains; il trouve cela mauvais. Je le quitte ; il me poursuit. Je me cache ; il veut me troubler jusque dans ma retraite.... Voilà pourtant l'ingratitude des hommes.

ERGASTE.

Entre nous, tu fais payer tes services un peu cher. Cent louis, sa montre, son portrait, les bijoux de Rosette.

PASQUIN.

Est-ce trop pour un serviteur aussi actif que moi ?

ERGASTE.

Encore fallait-il attendre qu'on te les offrît.

PASQUIN.

J'aurais pu attendre trop long-temps. Il n'y a rien comme de faire ses affaires soi-même.

ERGASTE.

Bonne morale ! Il est fâcheux qu'elle mène quelquefois à la potence.

PASQUIN.

Oui, quand on est assez sot pour se laisser prendre.

ERGASTE.

J'entends : tout le mal est d'être découvert, et tu es à plaindre de l'avoir été.

PASQUIN.

Oui, oui, je le suis.

ERGASTE.

Que veux-tu ? c'était écrit là-haut.

PASQUIN.

Tu n'as que faire de t'en moquer.

ERGASTE.

Qui ? moi ! me moquer de ton ami Jacques. Je n'ai garde vraiement : mais, ce grand homme-là aurait bien dû t'apprendre à te tirer d'embarras. Çà, je vais rentrer au village, et s'il y a quelque chose de nouveau, je reviendrai vîte t'en instruire.

PASQUIN.

Laisse-moi seul le moins que tu pourras ; car je m'ennuie à la mort.

ERGASTE.

Un savant comme toi s'ennuyer ! N'as-tu pas ton Jacques (*) dans ta poche ? Lis, en te promenant de long en large.

(*) *Jacques le Fataliste.* Œuv. posth. de DIDEROT. C'est un roman impie, dont le héros est un vieux valet nommé *Jacques.*

PASQUIN.

Tu as raison. Au revoir. *(Ils se séparent.)*

ERGASTE, *seul.*

Il faut absolument que je m'en débarrasse. Par compagnie on se fait pendre, et c'est une partie de plaisir que je ne suis point curieux de me procurer. *(Il sort).*

SCÈNE II.

PHILAMINTE, TIMON, L'ÉPINE.

TIMON.

Certes, il serait difficile de trouver un lieu plus retiré, plus conforme au goût de ceux qui veulent se séquestrer des hommes, pour philosopher à leur aise.

PHILAMINTE.

Et s'abandonner aux charmes de la douce mélancolie. *(A l'Épine.)* Laissez-nous. Allez nous attendre où nous avons laissé le carrosse. — Aussi mon parti est bien pris ; je me fixe ici, et de ma vie, je ne remets les pieds dans les villes, à moins que le bon sens n'y soit rentré.

TIMON.

Il faut avouer que, depuis quelque temps, la plupart des villes ne sont pas reconnaissables ; on y persécute impunément quiconque se pique de raisonner.

PHILAMINTE.

C'est un bouleversement général, et j'en suis tellement indignée, que je romps pour jamais avec ce monde imbécille. Me voilà dans ma retraite, c'est pour y vivre loin de ces gens qui sont l'antipode de la raison, et qui croient vous avoir dit la plus grande injure, lorsqu'ils vous ont traité de philosophe.

TIMON.

Précisément comme s'en fait gloire votre cher frère Ariste.

PHILAMINTE.

Mon cher frère! mon cher frère! je n'en sais rien; car avec des sentiments aussi opposés que sont les nôtres, il n'est guères possible que nous soyons formés du même sang.

TIMON.

Franchement, il a l'entendement un peu enfoncé dans la matière. Vous avez encore ce Dorante, dont le nom seul m'annonce qu'il n'est qu'un sot.

PHILAMINTE.

J'en juge de même, quoique je ne le connaisse pas plus que vous: aussi n'épousera-t-il jamais ma nièce, j'en réponds. Elle vient de m'être envoyée par son père, afin que le galant n'ait plus occasion de la voir: puisque je la tiens, je m'y prendrai si bien que je la marierai à quelque philosophe célèbre, qui ait à-peu-près notre caractère et nos sentiments. Nous formerions tous ensemble une petite société philosophique...

TIMON.

Où nous nous instruirions, où nous nous exciterions mutuellement.

PHILAMINTE.

Mon château serait vraiment alors le séjour du bonheur.

TIMON.

Comment! ce serait un petit paradis sur terre.

PHILAMINTE.

Sans contredit. Si vous n'étiez pas si philosophe, si attaché à vos principes sur le mariage, vous savez quelle serait mon intention.

TIMON.

Mille remerciments, Madame. Je veux vivre et mourir célibataire, à l'exemple de nos grands maîtres.

PHILAMINTE.

N'en parlons donc plus. — Que vois-je là par terre?

TIMON, *ramasse quelque chose.*

Voyez-vous même, Madame.

PHILAMINTE.

C'est un portrait. Voici un homme d'une jolie figure.

TIMON.

Et qui a de l'esprit; j'en jurerais sur sa mine.

PHILAMINTE.

Il me semble entendre marcher sur des feuilles.

TIMON.

J'entrevois quelqu'un qui vient de ce côté-ci, en lisant.

PHILAMINTE.

En lisant ! dites-vous ? Ce sera quelque philosophe enseveli dans la méditation d'un ouvrage savant.

TIMON.

C'est possible. — Il approche.

PHILAMINTE.

Tenons-nous à l'écart pour ne pas l'empêcher de venir jusqu'ici ; ensuite nous l'aborderons. *(Ils se retirent).*

SCÈNE III.

PHILAMINTE, TIMON, PASQUIN.

PASQUIN, *se croyant seul.*

Ah ! mon ami Jacques, tu as bien raison : mais qu'y faire ? c'était écrit là-haut.

TIMON, *bas à Philaminte.*

Ciel ! Madame, il lit du Diderot.

PHILAMINTE.

Du Diderot, Monsieur, du Diderot ! Voilà un grand homme ! Approchons. *(Ils le saluent.) (Ensemble.)* Monsieur.....

PASQUIN.

Ah !

PHILAMINTE, *bas à Timon.*

Nous l'avons distrait.

PASQUIN, *à part.*

Qu'est-ce que ces gens-là? Ils se parlent bas. Me connaîtraient-ils?

TIMON.

M. daignez excuser notre indiscrétion ; mais le desir de lier connaissance avec vous...

PASQUIN.

Où cela nous menera-t-il?

PHILAMINTE.

A vous rendre toute la justice que vous méritez.

PASQUIN.

Ah! la justice et moi sommes furieusement brouillés.

PHILAMINTE.

Il est vrai que depuis quelque temps, on est bien injuste envers les gens d'un certain mérite.

PASQUIN.

Assurément.

TIMON.

C'est à un tel point que si on le pouvait on les ferait pendre.

PASQUIN, *avec émotion.*

Comment! Monsieur, qu'est-ce que cela signifie? Pour qui donc me prenez-vous?

TIMON.

Pour ce que vous êtes, Monsieur, pour un philosophe rare.

PASQUIN.

Pour un philosophe ! Moi ?

PHILAMINTE.

Vous même, ou nous serions bien trompés.

PASQUIN.

Et sur quoi jugez vous que je suis philosophe ? A peine vous ai-je dit deux mots.

TIMON.

Il n'est pas nécessaire qu'un sage parle pour se faire connaître. Ses actions, son air, son extérieur, son habillement même, en lui tout concourt à le déceler aux yeux de ceux qui s'y connaissent.

PASQUIN.

Si bien qu'à votre avis, je suis habillé à la manière d'un sage ?

TIMON.

A ne pas s'y tromper.

PASQUIN.

Diable emporte, si je m'en doutais! *(à part)*. Bel honneur pour la philosophie !

TIMON.

Le sage, ou le philosophe, car l'un signifie l'autre, néglige son extérieur, pour s'occuper uniquement à cultiver son esprit.

PASQUIN.

Ah ! ah !

PHILAMINTE.

Ajoutez à cela le livre que vous lisiez tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Qu'est-ce à dire? Est-ce que mon ami Jacques était aussi philosophe?

PHILAMINTE.

Dieux! si c'était un philosophe! Le héros, le père de la philosophie!

PASQUIN.

En vérité!

TIMON.

Monsieur veut s'amuser, en nous éprouvant. Nous ne sommes point philosophes; à nous n'est pas due cette brillante qualité : mais nous révérons infiniment ceux qui en sont illustrés, et notre plus grand desir serait de nous former à leur école.

PASQUIN.

Ouidà!

PHILAMINTE.

Nous avons pris, Monsieur et moi, le parti de vivre retirés dans ce château qui m'appartient, pour y cultiver la philosophie moderne en pleine liberté.

PASQUIN.

C'est fort bien fait.

PHILAMINTE.

Et nous ne voulons plus retourner à la ville

PASQUIN.

Ni moi non plus.

TIMON.

Eh! que trouve-t-on maintenant dans les villes ? De ces bonnes gens tout pétris des plus impertinents préjugés.

PHILAMINTE.

De ces personnes dont l'esprit est borné au point de regarder tout, philosophe comme l'ennemi de la religion, de la société et de l'état.

PASQUIN.

Diantre !

TIMON.

S'il n'y avait que cela, encore passe ; mais leur acharnement va jusqu'à les mettre en guerre ouverte avec la philosophie.

PASQUIN.

Oh ! oh !

PHILAMINTE.

Comment ! Si j'avais voulu les en croire, je me trouverais réduite à n'avoir d'autres talents que de savoir prier Dieu, bien conduire ma maison, travailler, lire ce qu'ils appèlent bêtement de bons livres. C'est-à-dire, qu'il m'eût fallu mener la vie d'une vieille femme de ménage, jouer le rôle de dévote, fréquenter d'autres bégeules comme moi, lire mes heures et la vie de Marie Alacoque.

PASQUIN.

Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus im-

pertinent que la contrainte où l'on vit aujourd'hui. Chacun devrait faire ce qui peut lui être utile. (1) Liberté entière; voilà notre premier bien.

TIMON.

Vous avez raison. Mais c'est parler à des sourds.

PASQUIN.

Plût à Dieu que ce fût à des manchots; je n'aurais pas tant à les craindre : vous seriez étonnés du traitement que j'en éprouverais, s'ils pouvaient me tenir.

PHILAMINTE.

Eh ! à qui dites-vous cela ? J'en puis juger par moi-même. Ils se porteraient envers moi à des excès.

TIMON.

Et à mon égard ! leur conduite serait incroyable.

PASQUIN.

Leur haine contre moi va au point...

PHILAMINTE.

Leur mépris pour ma personne leur ferait faire des choses....

TIMON.

S'ils mettaient la main sur moi, ils me logeraient à Bicêtre.

---

(1) Syst. raison. part 3.me, et Syst. nat. tom. I, ch. 9. etc.

PASQUIN.

S'ils m'attrapaient, ils me feraient pendre.

PHILAMINTE.

Ils seraient gens à me fouetter à tous les carrefours. — Mais n'en parlons plus. Nous sommes ici à l'abri de leur rage insensée. Je vois avec plaisir, Monsieur, que nos sentiments sont parfaitement d'accord, et que notre position a quelque chose d'analogue— J'aurais une prière à vous faire.

PASQUIN.

A moi, Madame! Quelle prière s'il vous plaît ?

PHILAMINTE.

Nous cherchons à fixer près de nous un savant tel que vous, un sage qui puisse nous guider dans l'étude de la nouvelle philosophie. Daignez vous rendre à nos vœux; soyez ce grand homme, sous la conduite duquel nous voulons nous ranger.

PASQUIN, *à part.*

Elle est folle.

PHILAMINTE.

Ne nous exposez pas, par un refus, à croupir plus long-temps dans une honteuse et crasse ignorance.

PASQUIN.

Si vous voulez en sortir, adressez-vous à d'autres, Madame ; car pour moi, je veux vivre dans la solitude.

PHILAMINTE.

Avec nous, vous vivrez aussi seul qu'il vous plaira, personne n'osera vous distraire, et vous ne verrez que des adeptes toujours prêts à vous admirer.

PASQUIN.

Mais je vous dis encore une fois que je ne suis point philosophe.

TIMON.

Quoi! avec l'extérieur que vous avez; avec la morale sublime que vous professez; avec la haine des gens à préjugés que vous avez encourue; avec..... que sais-je enfin? Prétendre n'être pas philosophe! Ah! c'est se moquer!

PASQUIN, *à part.*

Il est aussi fou qu'elle.

PHILAMINTE.

Allons, Monsieur, daignez vous rendre. Voici ma main : partons.

PASQUIN.

Je n'en ferai rien, je vous jure.

TIMON.

Pourquoi tant vous faire prier? C'est aussi pousser trop loin la modestie.

PASQUIN.

Êtes-vous fous l'un et l'autre, de vouloir que je sois philosophe malgré mes dents?

PHILAMINTE.

Eh bien! soit, vous n'êtes point philoso-

phe; vous êtes si vous voulez, tout ce qu'il y a de pire au monde, un ignorant, un va-nu-pied, un coquin même; peu nous importe pourvu que vous veniez.

PASQUIN, *à part.*

Ouais! Que signifie ceci? Allons-nous en, pour trancher court à tout. *(haut)* Serviteur. *(Il sort).*

PHILAMINTE.

Ah! vous ne voulez pas venir, Monsieur le philosophe. Je n'en aurai pourtant pas le démenti: vous allez voir, vous allez voir. Rentrons, mon cher Timon.

SCÈNE IV.

PASQUIN, ERGASTE.

ERGASTE, *ramenant Pasquin.*

Avec qui causais-tu donc là? tu parais tout ému.

PASQUIN.

Un vieux fou et une vieille folle viennent de me rencontrer lisant mon ami Jacques; ils en ont judicieusement conclu que je suis philosophe, et dans cette charmante pensée, ils voulaient m'emmener dans leur château près d'ici.

ERGASTE.

Peut-être t'ont-ils autrefois vu chez ton ancien maître le célèbre Gracchus?

PASQUIN.

PASQUIN.

Jamais.

ERGASTE.

Je reviens du village.

PASQUIN.

Eh bien !

ERGASTE.

Il y a du nouveau.

PASQUIN.

Quoi donc ?

ERGASTE.

Dorante a mis des gens à tes trousses ; et déjà, m'a-t-on dit, on a vu roder par ici des hommes vêtus d'une espèce d'habit bleu avec des galons d'argent, ce qui ne ressemble pas mal à des gendarmes.

PASQUIN.

Ah mon ami ! que me dis-tu là ! Que faire ?

ERGASTE.

Rendre ce que tu as pris, ou chercher gîte ailleurs.

PASQUIN.

Rendre ! il me coûte trop cher, pour n'être pas à moi. Déloger : j'y consens ; mais où aller ?

ERGASTE.

Voyage sous un nom supposé.

PASQUIN.

Bel expédient !

ERGASTE.

Il faut cependant prendre un parti, et promptement.

PASQUIN.

Corbleu ! que tu es pressant ! Tu sais que nous avons fait une assez bonne brèche aux pistoles.

ERGASTE.

Quant à l'argent, Dorante dit qu'il te l'abandonne.

PASQUIN.

C'est quelque chose. Mais les bijoux, le.....

ERGASTE.

Oh ! les bijoux, il n'y a pas moyen il les veut absolument.

PASQUIN.

Absolument ! y songes-tu ? Ah ! mon ami, sauvons les bijoux : c'est une si douce consolation dans les temps fâcheux, que les bijoux.

ERGASTE.

Nous perdons le temps. Décide-toi : rends, ou déloge, je ne vois pas de milieu.

PASQUIN.

Il me vient une idée.

ERGASTE.

Quelle est-elle ?

PASQUIN.

C'est d'accepter la proposition qu'on vient de me faire.

ERGASTE.

Tu as perdu l'esprit. Aller jouer le rôle de philosophe, pour t'attirer de plus méchantes affaires que dans le métier de filou.

PASQUIN.

Ne t'inquiète pas ; je saurai bien conduire ma barque. Du caractère dont paraissent être mes gens, je les éblouirai aisément avec des mots. Je leur parlerai de l'animal prototype (1) ; du soleil qui pond des œufs (2) ; de molécules organiques ; de nécessité nécessitante ; de décrets prédéterminants. Je leur dirai comment les huitres digèrent des marbres et des pierres de taille (3). Je les entretiendrai enfin de mille choses de cette nature, qu'ils ne concevront pas plus que moi.

ERGASTE.

Vraiement, je ne te savais pas si habile.

---

(1) Diderot, *interp. de la nat.*

(2) Robinet, *de la nat.* liv. II.

(3) Buffon, *époq.* tom. I, 4.° pag. 14, —12.° pag. 24. J'ai cru devoir rapporter le passage en entier ; mais ce sera le seul : par-tout ailleurs, je me suis borné à citer. Les amateurs où les incrédules pourront vérifier.

» Ces matières (*les matières pierreuses*) ont passé par des » filières qui les ont dénaturées ; elles ont été formées dans » l'eau, toutes sont entiérement composées des dépouilles, et » par le mécanisme de ces animaux aquatiques, qui seuls » savent convertir le liquide en solide, *et transformer l'eau* » *de la mer en pierre.* »

PASQUIN.

Crois-moi, mon ami, il y en a beaucoup qui n'en savent pas tant, et qui passent pour philosophes des plus hupés.

ERGASTE.

Ecoute, si tu le veux absolument, je le veux bien aussi; mais le sort du fameux Gracchus, dont tu veux te faire le disciple, devrait un peu t'effrayer, et je croirais plus prudent de t'arranger avec Dorante.

PASQUIN.

Eh bien! soit: vas le trouver, sois mon ambassadeur près de lui; mais tâche de sauver les bijoux.

ERGASTE.

Peine inutile, te dis-je; il veut décidément....

PASQUIN.

Mon Dieu! essaie toujours, tu ne risques rien. D'abord voici la montre. Quant au portrait, c'est une grande privation; les diamants dont il est enrichi me le rendent bien précieux; mais enfin, pour le bien de la paix, je consens à le rendre... Diantre!... Ouais!...

ERGASTE.

Qu'est-ce que tu as?

PASQUIN.

Je ne le trouve point.

ERGASTE.

Je te l'ai vu tantôt, ce me semble.

PASQUIN.

Sans doute. Peut-être l'ai-je perdu en faisant ma charmante toilette. Cherchons donc.

SCÈNE V.

PASQUIN, ERGASTE, COLIN, L'ÉPINE.

L'ÉPINE,
avançant doucement par derrière.

Voilà justement notre homme.

COLIN.

Ça ! c'est un philosope ? Tatigué qu'il a méchante meine.

L'ÉPINE, *saisissant Pasquin.*

C'est vous que nous cherchons : suivez-nous, s'il vous plaît.

PASQUIN, *effrayé.*

Ah ! je suis perdu.

L'ÉPINE.

Au contraire, Monsieur, vous allez être conduit dans un lieu de sûreté.

PASQUIN.

Il ne le sera pas pour moi.

L'ÉPINE.

Je vous demande excuse : il est disposé tout exprès pour vous.

PASQUIN.

C'est avoir pris trop de peine : si vous vou-

lez m'obliger, vous me laisserez dans cette solitude.

L'ÉPINE.

Le lieu que vous allez habiter est aussi solitaire.

PASQUIN.

Non, non.

L'ÉPINE.

Vous n'y verrez personne.

PASQUIN.

Miséricorde !

L'ÉPINE.

Votre chambre sera close comme une prison.

PASQUIN.

C'est fait de moi !

L'ÉPINE.

On ne vous servira même, s'il le faut, que par une espèce de guichet.

PASQUIN.

Je me meurs !

L'ÉPINE.

Et de peur qu'on ne force votre solitude, on pourra griller porte et fenêtres.

PASQUIN.

Je suis mort, je suis enterré !

L'ÉPINE.

Enfin, Monsieur, on n'admettra rien de ce qu'on doit faire pour un homme de votre mérite, et chacun s'empressera de vous don-

ner les louanges et la récompense que vos talents vous ont acquises.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, ayez pitié de moi. Vous me paraissez un honnête homme. Retournez vers Dorante ; tâchez d'arranger cette malheureuse affaire.

L'ÉPINE.

Quel Dorante ? Quelle affaire ?

PASQUIN.

Vous savez les choses, Monsieur ; laissez-vous toucher. Tenez, veuillez boire à ma santé. *(Il lui offre de l'argent).*

L'ÉPINE.

Tout l'or du monde ne me tenterait pas. Mes ordres sont précis. Il faut que je vous emmène, ou vous enlève.

PASQUIN.

Je me jette à vos genoux, Monsieur, ne m'enlevez pas. Je rendrai tout, s'il le faut ; même les bijoux.

L'ÉPINE, *à part.*

Il extravague. *(Haut.)* Levez-vous donc, Monsieur. Quoi ! un fameux philosophe, tel que vous, dans une posture aussi humiliante !

PASQUIN.

Las ! que ne fait-on pas pour sauver sa vie ?

L'ÉPINE.

Votre vie ne court aucun risque avec nous ; nous ne voulons qu'adoucir un peu votre

philosophie, la rendre plus traitable, plus communicative.

PASQUIN.

Ergaste, comprends-tu ce qu'il veut dire?

ERGASTE.

Je crois qu'oui. *(A l'Épine)*. Ne seriez-vous point un envoyé de cette Dame qui demeure dans ce château?

L'ÉPINE.

Sans doute, et j'ai ordre de le lui livrer mort ou vif.

PASQUIN, *respirant.*

Ah! vous n'êtes qu'un envoyé de cette Dame. C'est une autre affaire.

L'ÉPINE.

L'impression que vous avez faite sur elle est si vive; votre philosophie l'a tellement prévenue en votre faveur, que...

PASQUIN.

Mais je lui ai dit que je ne suis point philosophe.

L'ÉPINE.

Elle sait à quoi s'en tenir là-dessus; cela suffit.

PASQUIN, *à part.*

Ma foi, puisque l'occasion s'en présente encore, arrive ce qu'il pourra: je serai dumoins en sûreté. *(Haut.)* Puisqu'on le veut absolument, eh bien! oui, je suis philosophe.

L'ÉPINE.

Je suis ravi que vous écoutiez plus la rai-

son que votre modestie ; car vous nous auriez à la fin fait croire que vous ne l'êtes pas.

COLIN.

Vous n'en ariez-eu qu'la meine.

PASQUIN.

Çà, partons. Adieu, Ergaste.

ERGASTE.

Adieu, Monsieur le Philosophe Gracchus ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

PASQUIN.

Si tu trouves mon portrait, tu me l'apporteras.

L'ÉPINE.

Votre portrait est en bonnes mains, M., et il va vous être remis, dès votre arrivée.

PASQUIN.

Qu'est-ce à dire ? Est-ce votre maîtresse qui l'a ?

COLIN.

Il est sorcier, Monsieur Philosope. V'z avez d'viné ça tout du premier coup.

PASQUIN.

Allons donc le chercher.

ERGASTE, *seul.*

Bon voyage ! Enfin, m'en voilà débarrassé. On m'a tiré là une vilaine épine du pied. Maintenant il faut voir un peu de loin où cela va aboutir.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, TIMON, ROSETTE.

PHILAMINTE.

Sans tant de raisonnements, songez à faire ce qu'on vous dit, et sur-tout à le recevoir selon mes intentions.

ROSETTE.

Vous ne prétendez pas cependant disposer de moi sans l'agrément de mon père ?

PHILAMINTE.

Taisez-vous : je sais ce que j'ai à faire, et je dois mieux juger que lui, du mari qui vous convient. Allez, et soyez prête à paraître, quand je vous le ferai dire.... Un moment. Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit tantôt ?

ROSETTE.

A quoi, Madame ?

PHILAMINTE.

A changer votre nom de Rosette—Rosette! Il ne faudrait qu'un nom pareil pour chasser de chez moi tout un Athenée de philosophes.

ROSETTE.

Mais, Madame, c'est le nom que jusqu'ici...

PHILAMINTE.

Paix ! Si jusqu'ici vous avez été assez sotte pour le garder, raison de plus pour le quitter aujourd'hui. N'ai-je pas, moi, après plus de cinquante ans, changé le nom d'Elizabeth en celui de Philaminte, que je change, à son tour, en celui d'Hyparchie, comme plus caractéristique. Vous avez Héro, Uranie, Aspasie, Sapho, tous noms superbes et faits pour votre âge. Choisissez.

ROSETTE.

Le mien me plaît infiniment mieux.

PHILAMINTE.

Ah ! vous ne voulez pas en adopter un ! Eh bien ! moi, je vous nomme Uranie ; souvenez-vous en.

ROSETTE.

Mon Dieu ! Madame : vous avez beau faire : avec tous vos changements philosophiques, je n'en serai pas moins votre nièce Rosette, et vous, ma tante Babichon. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

PHILAMINTE, TIMON.

PHILAMINTE.

Ouf ! la petite insolente ! Elle a bien fait de se retirer, car je ne sais pas.... Vous le voyez, mon cher Timon, ce qu'est une fille qui n'a eu d'autre éducation que celle d'une

bonne bien imbécille; ou, ce qui est encore pis, d'un couvent rempli des plus sots préjugés.

TIMON.

Avec quelques leçons, notre philosophe la façonnera.

PHILAMINTE.

Je l'espère. Ah! mon ami, si mes vœux étaient enfin accomplis; si j'avais pu fixer près de nous un de ces philosophes célèbres.

TIMON.

Je n'en fais aucun doute.

PHILAMINTE.

Que vous êtes aimable de me flatter d'un si doux espoir! Il faut avouer qu'il me serait bien cruel d'en être déçue. Car enfin ne trouvez-vous pas, comme moi, dans la rencontre que nous avons faite de ce grand homme, quelque chose de particulier?

TIMON.

Oui, de particulier.

PHILAMINTE.

Le hasard ne semble-t-il pas nous l'avoir envoyé là tout exprès, pour seconder nos intentions.

TIMON.

Vous avez raison.

PHILAMINTE.

Et le desir que j'ai de choisir un philosophe pour héritier, ne se trouve-t-il pas, par ce moyen, secondé à merveille?

TIMON.

A merveille.

PHILAMINTE.

Il n'y a qu'une chose que je crains; c'est qu'ainsi que vous, et la plupart des philosophes, il n'ait de la répugnance pour l'hymen.

TIMON.

En effet, c'est à craindre. Il est vrai que votre nièce est charmante : elle peut faire sur lui une vive impression.

PHILAMINTE.

Si cela se pouvait : quel bonheur !

TIMON.

Nous en jugerons aisément à leur première entrevue.

PHILAMINTE.

Oui ; c'est la pierre de touche. Si je m'apperçois, qu'elle ait causé sur l'ame de notre homme, quelque trouble, quelque émotion, je les laisse s'expliquer seuls, j'envoie chercher un notaire, et vîte je les marie.

TIMON.

Il sera prudent de saisir l'occasion aux cheveux, de peur de quelque fâcheuse réflexion.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, TIMON, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Madame, Colin et moi venons de vous amener votre philosophe.

PHILAMINTE.

Est-il venu de bonne grace?

L'ÉPINE.

Il s'est d'abord fait prier ; mais il a fini par se rendre à nos instances.

PHILAMINTE.

Fort bien. Savez-vous son nom?

L'ÉPINE.

Son valet l'a nommé le Philosophe Gracchus.

PHILAMINTE.

Gracchus! Le vilain nom! *(à Timon.)* Connoissez-vous cela?

TIMON.

Assurément, Madame, et vous aussi.

PHILAMINTE.

Et moi aussi!... *(à l'Epine.)* Faites-le entrer; ensuite vous préviendrez ma nièce de se rendre ici.

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, TIMON.

PHILAMINTE.

Je connais Gracchus?

TIMON.

Assurément; aussi bien que moi.

PHILAMINTE.

Attendez donc. Je crois que vous avez raison. N'était-ce pas le nom de ce fameux philosophe qui...

TIMON.

Qui a fait tant de bruit par un ouvrage immortel contre les préjugés.

PHILAMINTE.

C'est juste. Et par la persécution que ce chef-d'œuvre lui a valu.

TIMON.

Et par la mort glorieuse qui en a été la suite.

PHILAMINTE.

Oui : il mourut, dit-on, comme un César. Notre homme sera sans doute un de ses disciples qui a pris son nom.

TIMON.

Il y a toute apparence.

PHILAMINTE.

Taisons-nous, le voici. Place! place!

SCÈNE V.

PHILAMINTE, TIMON, PASQUIN.

PHILAMINTE.

Enfin, Monsieur, nous avons le bonheur de vous posséder!

PASQUIN.

Il a bien fallu se rendre. Vous vous y êtes prise d'une manière.... *(à part.)* M'y voici ; il s'agit de payer de notre personne.

PHILAMINTE.

Que vous êtes charmant ! Ah ! c'est pour moi le plus beau jour de ma vie, que celui où je suis honorée de votre présence !

PASQUIN.

Voilà de beaux compliments, sans doute, et qui prouvent bien que vous n'êtes pas encore élevée à la hauteur de la nouvelle philosophie.

TIMON.

Comment cela, s'il vous plaît ?

PASQUIN.

Un vrai philosophe a pour principe de ne louer personne ; mais, en revanche, d'être fort avide d'éloges et de respects.

PHILAMINTE.

Certes, on n'en peut être trop prodigue envers le disciple de l'immortel Gracchus.

PASQUIN.

D'où me connaissez-vous si bien, je vous prie ?

PHILAMINTE.

Monsieur, la réputation d'un sage, tel que vous, le précède toujours, et quelque effort qu'il fasse pour se cacher, bientôt il est connu pour ce qu'il est.

TIMON.

Ses brillantes qualités le décèlent aisément, et semblent même empreintes sur son visage.

PASQUIN.

C'est fort bien : mais tout philosophe que je suis, je n'aime pas que l'on vante ainsi mes brillantes qualités, et je vous prie de me laisser vivre chez vous, le plus ignoré qu'il sera possible : c'est ma manie, à moi.

PHILAMINTE.

Je vous l'ai dit d'abord, vous ne verrez ici personne, si vous le désirez ; vous n'aurez pour disciples que nous deux et ma nièce Uranie.

PASQUIN.

Je me rends à ces conditions.

PHILAMINTE.

Vous comblez tous nos vœux. Vous serez notre mentor, notre maître, notre chef dans l'étude sublime de la philosophie.

PASQUIN.

Madame, la philosophie est une grande science, une belle science.

PHILAMINTE.

Superbe.

TIMON.

Incomparable.

PASQUIN.

Une science qui nous enseigne de grandes choses, de belles choses.

PHILAMINTE.

Des choses magnifiques.

TIMON.

Des choses incroyables.

PASQUIN.

Des choses qui sont... des choses dont..... des choses enfin... Bien entendu qu'il ne s'agit point ici de la philosophie du vieux temps; de cette philosophie triste et rechignée qui tend à former ce que les bonnes gens appèlent si plaisamment l'honnête homme.

TIMON.

Je le crois bien vraiment; il n'y a si petit génie qui ne soit en état de la comprendre. Il s'agit de cette philosophie sublime, transcendante, qui agrandit l'esprit par des découvertes rares, merveilleuses, inouies.

PHILAMINTE.

Par des systêmes hardis, justement dirigés contre les préjugés, qui en triomphent, qui les pulvérisent. Voilà ce qu'on appèle la vraie philosophie.

PASQUIN.

Sans contredit. Puisque nous voilà sur le chapitre des systêmes et des découvertes au-dessus de l'intelligence du vulgaire, je vais vous expliquer le sentiment du grand homme (1) qui prétend que la terre était d'abord un soleil de verre fondu.

PHILAMINTE.

Nous n'avons aucun besoin d'explication sur cet article, nous le croyons sans examen. Les

(1) Buffon, I, *époq.* 4.° page 93.

sages qui ont daigné éclairer l'univers, en composant des systêmes merveilleux, doivent être crus sur leur parole. Ce n'est point à de petits vers de terre, tels que nous, à rien contester de ce que leur génie leur a fait découvrir.

TIMON.

Assurément. Qu'est-ce que le reste des hommes, en comparaison d'eux? Le genre humain n'est-il pas trop heureux qu'ils aient bien voulu ouvrir la bouche, pour lui faire part de leurs lumières, sans oser argumenter contre eux. Croyons-les donc, et croyons-les, quoi qu'en disent les gens à vue courte, à préjugés et à respect pour les bienséances; tous mots vides de sens.

PASQUIN.

C'est prendre la chose comme il faut. Ainsi, en fait de physique, vous vous en tenez à deux points capitaux, apprendre et admirer. Passons donc à un autre objet. Vous serez, j'imagine, charmés de savoir ce que nous autres sages pensons de l'homme?

PHILAMINTE.

Oui vraiment. Voyons.

PASQUIN.

Comment définiriez-vous l'homme? Est-il tout esprit? Est-il tout matière? Est-il moitié l'un et moitié l'autre? N'est-il ni l'un ni l'autre? Choisissez; nous vous en laissons la liberté, sans résoudre la question. (1)

(1) Volt. *pièc. détac.* tom. III. Helv. de *l'esp.*

TIMON.

Il n'est pas aisé non plus de le faire ; car on ne peut, ce me semble, établir sur ce point une règle générale.

PHILAMINTE.

C'est aussi mon sentiment. Bien surement un de nos grands philosophes doit être tout autrement constitué que les hommes à préjugés qu'il veut éclairer.

PASQUIN.

Ainsi, selon vous, ceux-ci ne sont que matière, et l'autre est tout esprit.

PHILAMINTE.

Qu'en pensez-vous ? Cela me semble assez naturel.

PASQUIN.

Pas mal.

TIMON.

Et les gens, qui, comme nous, cherchent à être éclairés du flambeau divin de la philosophie...

PHILAMINTE.

Et qui tendent à la perfectibilité.

TIMON.

Sont moitié esprit et moitié matière.

PASQUIN.

A merveille ! Vous avez assurément l'un et

M.is d'Argens, *philo. du bon sens.* Robinet *de la nat.* t. II. Delisle, *phil. de la nat.* tom. II, Fréret, *lett. de Thrasybule.* etc.

l'autre les plus heureuses dispositions pour la philosophie moderne.

PHILAMINTE.

Que vous êtes gracieux ! Il y a encore le système ni matière, ni esprit : à qui peut-il convenir ?

PASQUIN.

A une petite maîtresse, ce me semble, car ce n'est que du vent.

TIMON.

Il est plaisant.

PHILAMINTE.

Et même un peu méchant.

PASQUIN.

Méchant ! Qu'est-ce que cela ?

PHILAMINTE.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un méchant ?

PASQUIN.

Non, je vous assure.

PHILAMINTE.

A parler strictement, c'est celui qui aime ou fait le mal.

PASQUIN.

Et qu'entendez-vous par le mal ?

PHILAMINTE.

Ce que j'entends par le mal ?

PASQUIN.

Oui : définissez-moi le mal.

PHILAMINTE.

Le mal est....

PASQUIN.

Le mal existe-t-il réellement, ou n'est-ce qu'un être de raison ?

TIMON.

Cela ne peut-être. Mentir, tuer, voler, sont des crimes, or tout crime est un mal.

PASQUIN.

Et si l'on vous disait que mentir, voler, sont des vertus ?

PHILAMINTE.

C'est-à-dire....

PASQUIN.

C'est-à-dire que le bien et le mal, le vice et la vertu sont des mots auxquels ont a attaché différentes idées, selon les différents climats, les différents pays, les différents tempéraments même (1).

TIMON.

Je conçois assez cela; mais la chose n'en est pas moins nouvelle pour nous.

PHILAMINTE.

Il faut, s'il vous plaît, vous accommoder un peu à notre ignorance: nous sommes encore si novices !

PASQUIN.

Ceci, je l'avoue, heurte de front les sentiment du vulgaire; mais ce n'en est pas moins

(1) Frèret. Helvétius, *de l'Esp.* Diderot. Lamétrie. etc.

une vérité. En voulez-vous la preuve? Chez nous le préjugé veut que le vol soit puni: ailleurs il était récompensé (1).

TIMON.

C'est une particularité que j'ai remarquée il y a long-temps.

PHILAMINTE.

Soit : mais si dans notre France le vol doit être puni, tout voleur est un méchant.

PASQUIN.

Mauvais raisonnement, Madame; tout au-plus, il est un sot, s'il se laisse pendre (2).

PHILAMINTE.

Pardon; mais voilà une morale bien étrange, à mon sens.

PASQUIN.

Oui, de prime abord on trouve quelque chose à redire à cela; mais avec des gens qui, comme vous, veulent faire des progrès rapides dans la philosophie, il faut aller droit au but, en disant les choses telles qu'elles sont.

PHILAMINTE.

Nous vous sommes obligés de la distinction honorable que vous faites de nous; mais....

TIMON.

D'après vos principes, vous me forcez de conclure qu'une chose n'est mauvaise qu'autant qu'elle est sue.

---

(1) Helvétius, *de l'Esp.* chap. 13, disc. 2.

(2) *Idem.*

PASQUIN.

Il y a plus ; c'est qu'elle est vertu, du moment qu'elle est utile (1).

PHILAMINTE.

Oh ! pour celui-là, vous vous moquez. Jamais nos philosophes.....

PASQUIN.

Ce sont leurs leçons que je vous répète fidélement, Madame : il n'y a rien du mien.

PHILAMINTE.

Mais c'est favoriser ouvertement les passions.

PASQUIN.

Sans doute. Les passions font le grand homme : il n'y a qu'un sot qui veuille les réprimer. (2)

TIMON.

Il y a du vrai là-dedans, Madame.

PHILAMINTE.

A la bonne heure ; mais il y a passions et passions, et vous avouerez que ce qui peut être permis à l'un, doit être défendu à l'autre.

PASQUIN.

Quel blasphême ! Madame. La philosophie est une, et faite pour tous sans distinction.

PHILAMINTE.

va voir si personne n'écoute.

Un moment ; il est bon qu'on ne nous entende pas ; car franchement, si quelqu'un de

(1) *Syst. nat.* tom. I, chap. 9. etc.

(2) Helvétius, *de l'Esp.* Diderot. Toussaint. etc.

mes gens voulait mettre ces maximes-là en pratique, à mes dépens, il n'y a philosophie qui tienne, je le ferais pendre sans rémission.

PASQUIN.

Savez-vous ce qu'il vous en reviendrait?

PHILAMINTE.

De m'être défaite d'un coquin.

PASQUIN.

Pour le retrouver peut-être sous la forme d'un lion, d'un loup, d'un renard (1) qui mangerait vos poulets, vos moutons, ou qui vous dévorerait vous-même. Vous seriez bien avancée.

PHILAMINTE.

La plaisante frayeur que vous voulez m'inspirer!

TIMON.

Je suis ravi, Madame, que l'illustre Gracchus, vienne si bien à l'appui de ce que je vous ai déjà dit sur ce point.

PASQUIN.

Au surplus, si vous prétendez absolument réprimer les passions, nous avons des expédients plus humains que les vôtres.

PHILAMINTE.

Et quels sont ces expédients?

PASQUIN.

Ils sont sous la main. Votre musicien, votre apothicaire, votre maître de mathématiques.

---

(1) Diderot, *nouv. pensées phil.* pp. 23 et 24.

PHILAMINTE.

Ah ! voici du nouveau.

TIMON.

Expliquez-nous donc cela.

PASQUIN.

Au lieu de pendre les hommes, parce qu'ils cèdent à leurs passions ; au lieu de les obliger à les réprimer, et d'en faire des forçats qui rament contre vent et marée, remontez à la cause de ces mêmes passions. Que trouverez-vous ? Dans l'un, trop de vivacité, d'ambition : saignez-le, baignez-le, rafraîchissez-le. Dans l'autre, une humeur trop acre : purgez-le.

PHILAMINTE.

Voilà de singuliers expédients.

TIMON.

Écoutons, écoutons.

PASQUIN.

Celui-ci fait des sottises, parce qu'il n'a pas un jugement droit : apprenez-lui les mathématiques. Celui-là n'est d'accord ni avec les autres, ni avec lui-même : enseignez-lui la musique.

PHILAMINTE.

Voilà qui est plaisant !

TIMON.

A examiner les choses de près, cette plaisanterie pourrait avoir quelque chose de vrai.

PASQUIN.

En doutez-vous! Ce sont nos sages eux-mêmes qui nous l'assurent. (1)

PHILAMINTE.

Ah! si ce sont nos sages qui le disent, il les faut croire.

TIMON.

Oui; il n'y a pas à répliquer.

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, TIMON, ROSETTE, PASQUIN.

PASQUIN,

à part, reconnaissant Rosette.

Ouf! je ne sais où je suis.

PHILAMINTE, *à Pasquin.*

C'est ma nièce Uranie que j'ai l'honneur de vous présenter.

PASQUIN, *à part.*

C'est elle. Je suis perdu.

ROSETTE, *à part.*

Mais voici assurément mon coquin.

TIMON, *bas à Philaminte.*

Voyez leur trouble.

PHILAMINTE, *bas à Timon.*

Ah! mon ami, auriez-vous deviné?

(1) Alambic moral. Helvétius, *de l'Homme.* Lacunes de la philo: art. 2, etc.

PASQUIN, *à part.*

Comment vais-je m'en tirer !

PHILAMINTE, *bas à Timon.*

Laissons-les ensemble. *(haut)* Mon cher Gracchus, nous sommes fâchés de vous quitter : une petite affaire nous appèle ailleurs. Je vous laisse avec ma nièce, et je vous la recommande. Usez, je vous prie, avec elle d'un peu d'indulgence ; elle est encore toute imbue des vieux préjugés. — Et vous, Mademoiselle, j'espère que vous serez docile aux instructions de Monsieur le philosophe, et je me flatte que vous ne vous en séparerez qu'avec la louable impatience de le voir effectuer ce qu'il vous aura promis. Venez, mon cher Timon.

SCÈNE VIII.

ROSETTE, PASQUIN.

ROSETTE.

C'est donc vraiment toi, Monsieur le philosophe ?

PASQUIN.

Hélas !

ROSETTE.

La rencontre est tout-à-fait heureuse. Mais il était assez difficile de te reconnaître sous cet habit de carnaval, toi qui étais si élégant.

PASQUIN.

Hélas ! Madame, c'est cette mascarade-là

qui me vaut ici le beau titre de philosophe, et qui va devenir la cause de ma perte, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Il est bien juste qu'enfin les coquins soient punis.

PASQUIN.

Je me jette à vos genoux, Madame : pour l'amour de Dieu, ne me faites pas pendre.

ROSETTE.

C'est ce que nous allons décider.

PASQUIN.

Je n'ai jamais été pendu de ma vie ; mais je puis vous assurer que j'aurais encore plus mauvaise mine étant pendu, que je n'ai avec l'habit de philosophe.

ROSETTE.

Relève-toi, et expliquons-nous. D'abord il me faut mon écrin.

PASQUIN.

Le voici ; mais au moins puis-je être assuré...

ROSETTE.

Non, je ne borne pas là ta grace. Ma tante a malheureusement le cerveau troublé de tous les rêves de la philosophie moderne. Elle te révère, à ce qu'il paraît, comme un des plus célèbres héros de cette funeste secte ; j'en ignore la cause : sans la chercher, je veux que tu emploies le crédit que tu as près d'elle pour la faire changer de sentiment à l'égard de Dorante, et la faire consentir à notre mariage.

PASQUIN.

Eh bien! je vous promets d'y songer.

ROSETTE.

Tu n'as que la journée pour cela.

PASQUIN.

Que la journée! Et le moyen que....

ROSETTE.

Arrange-toi, comme tu pourras; mais il faut qu'avant qu'il soit nuit, Dorante sache que je suis ici, et que ma tante approuve notre mariage, en me faisant un legs général de son bien; sinon je te livre demain aux gens de la justice.

PASQUIN.

En auriez-vous bien le courage, vous qui avez un si bon cœur?

ROSETTE.

C'est ce que la suite t'éclaircira.

PASQUIN.

Il me vient dans l'esprit d'employer une certaine petite ruse innocente.....

ROSETTE.

Qu'est-ce que c'est?

PASQUIN.

Ne vous inquiétez pas!

ROSETTE.

Écoute, Pasquin, je me défie de l'innocence de tes ruses; j'ai pour moi l'expérience. Quel est ton projet?

PASQUIN.

Le plus simple du monde. Je vais dire à Philaminte que depuis long-temps vous êtes mariée en secret avec Dorante, et je me charge...

ROSETTE.

Ne vous avisez pas de parler sur ce ton.

PASQUIN.

Le succès est infaillible.

ROSETTE.

Il se peut ; mais la vertu ne s'en accommode pas.

PASQUIN.

Parbleu ! nous y voici ! La vertu ! Oh ! si les préjugés en sont, serviteur.

ROSETTE.

Monsieur le philosophe, laissons votre morale de côté, et songeons à notre affaire.

PASQUIN.

Je vois un expédient aussi simple : mariez-vous sans le consentement de votre tante, ensuite je la....

ROSETTE.

Pas plus. Je lui ai de grandes obligations, sans parler du bien que j'attends d'elle, et ce serait mal les reconnaître, que de me marier contre son gré.

PASQUIN.

Vous me faites rire avec votre reconnaissance et vos obligations.

ROSETTE.

Sans doute ; elle m'a comblée de bienfaits.

PASQUIN.

Parce qu'elle y trouvait son plaisir, et qu'il était en elle de ne pouvoir faire autrement (1). Autant vaudrait lui savoir gré du bon dîner qu'elle fit hier, et du bon vin de Bourgogne qu'elle but (2).

ROSETTE.

En vérité, mons Pasquin, j'admire combien tu es habile, et suis émerveillée des progrès brillants que tu as faits depuis que tu te mêles de philosopher. Mais il est temps de finir. Vois ce que tu prétends faire.

PASQUIN.

Comment diable! cela ne vous accommode pas encore?.... Attendez, il me vient une idée. J'y suis. — Excellente, morbleu! divine.

ROSETTE.

Voyons : quelle est-elle?

PASQUIN.

Philaminte veut que je vous épouse? Eh bien! je vais aller lui dire que vous y consentez. Elle sera transportée de joie et m'établira alors son héritier. Aussitôt je ferai avertir un de mes amis qui joue le rôle de notaire. Le drôle nous fera un faux contrat, tandis que sous main nous en ferons faire un autre bien valide, où le nom de Dorante et le vôtre seront insérés en toutes lettres, par lequel vous serez bien et duement mariés, et

(1) *Mémoires phil.* chap. 8.

(2) Toussaint, art. 4.

où

où votre tante vous constituera son héritière unique et universelle.

ROSETTE.

Voilà un expédient tout-a-fait joli.

PASQUIN.

N'est-il pas vrai? Allons, je vais mettre les fers au feu, et...

ROSETTE.

Sais-tu que je vais prononcer ton arrêt.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc qui vous prend? Vous m'ordonnez de mettre en jeu ma philosophie auprès de Philaminte. Je songe, en conséquence, à lui jouer un vrai tour de philosophe; et vous n'êtes pas contente! Je ne sais plus comment faire.

ROSETTE.

Finissons. Tu connais mes intentions; c'est à toi de t'y conformer d'une manière que je puisse approuver. Au surplus, je veux bien te dire, pour faciliter tes entreprises, que Dorante, venant de gagner le procès que tu sais, et ayant par ce moyen une fortune claire et nette, mon père ne s'oppose plus à ce qu'il soit mon époux.

PASQUIN.

C'est quelque chose. Cependant.....

ROSETTE.

Cependant: tout ce qu'il te plaira. Adieu, Monsieur le philosophe, je vous laisse à vos réflexions.

PASQUIN, *seul.*

Corbleu ! mon embarras n'est pas petit. Je suis consigné dans ce maudit château, et comment faire savoir à Dorante que —

SCÈNE IV.

PASQUIN, ERGASTE.

ERGASTE.

Eh bien ! mon cher Gracchus, comment t'en va ? Tu as eu, par ma foi, une excellente idée.

PASQUIN.

Oui, oui, excellente, unique ; je me....

ERGASTE.

Tu es ici à l'abri de toute recherche.

PASQUIN.

Oh ! fort à l'abri ; et pourtant....

ERGASTE.

Je défie bien Dorante et Rosette, de te trouver dans une pareille retraite.

PASQUIN.

En effet, il n'y a pas de maison où ils aient moins accès. Apprends donc, butor...

ERGASTE.

Si tu étais resté dans ton bois seulement deux heures de plus, tu étais enlevé par Dorante lui-même.

PASQUIN, *vivement.*

Par Dorante ! dis-tu ? Dorante est dans le pays ?

ERGASTE.

Je n'ai qu'à sortir ; je gage le rencontrer à cent pas. Depuis hier au soir, il rode, m'a-t-on dit, aux environs.

PASQUIN.

Quel bonheur ! Vîte, mon ami, cours, vole, amène-le.

ERGASTE.

Quel vertigo te prend donc ?

PASQUIN.

Presse-toi, te dis-je ; il n'y a pas un moment à perdre. Veux-tu qu'on me pende ?

ERGASTE.

Qu'on me pende moi-même, si j'y entends rien.

PASQUIN.

Vas toujours ; tu sauras tout. Dis-lui que c'est de ma part, et de celle de Rosette.

ERGASTE.

De Rosette !

PASQUIN.

Elle est ici, te dis-je, et Lisette aussi, et le petit Azor, je crois.

ERGASTE.

Tu m'en dirais tant...

PASQUIN, *le pousse dehors.*

Va-t-en, va-t-en. Mais introduis-le secrétement, entends-tu ? Adieu. *(seul.)* De mon côté je m'en vais revoir mes gens, et disposer mes batteries de manière à battre en brèche la potence et le gibet.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

De grace, laissez-moi conduire la barque, sinon nous ferons naufrage.

DORANTE.

Au moins, fais que je puisse voir Rosette.

PASQUIN.

Eh! non, vous dis-je; il n'est pas encore temps. Si malheureusement un de nos deux fous venait à vous voir, tout le mystère serait découvert. Je vous ai déjà annoncé à Timon, en lui expliquant mes intentions, pour qu'il en fît part à Philaminte. Allez donc vous disposer à bien jouer votre rôle. Regardez-moi; c'est à cet honnête extérieur que je dois céans ma brillante réputation. Encore un coup, croyez-moi; ce n'est que sous pareille livrée que vous pouvez paraître avec succès dans cette maison. Mettez-vous donc un peu plus à la Diogène, et que votre costume annonce plus un philosophe qu'un chevalier. Mais surtout point de compliments, vous vous trahiriez. Un ton effronté, tranchant, impérieux; voilà ce qui convient à votre nouvelle dignité.

DORANTE.

Je veux bien encore me prêter à tes desirs:

mais si tu me trompes, pour le coup, je.....

PASQUIN.

Vous en revenez toujours-là. Soyez sans inquiétude. Tenez, voici la clef de ma chambre. La voyez-vous? De ce côté-là. Renfermez vous y. Quand il en sera temps, j'irai vous chercher.... Vîte, sortez : j'entends quelqu'un. *(seul.)* Heureusement que les choses prennent une assez bonne tournure; et mon esprit se tranquillise un peu.

SCÈNE II.

PASQUIN, L'ÉPINE, COLIN.

L'ÉPINE.

Pardon, Monsieur le philosophe, nous guettions l'instant de pouvoir vous aborder librement.

COLIN.

Oui; j'voulions vous parler à quat'zieux.

PASQUIN.

Qu'avez-vous à me dire?

L'ÉPINE.

Nous vous prions de nous éclaircir une difficulté.

COLIN.

Y s'agit, Monsieu l'philosope, d' nous dire qui d' nous deux a raison.

PASQUIN, *à part.*

Il faut soutenir notre dignité jusqu'au bout.

(*haut.*) Rien de plus facile, celui qui de vous deux est philosophe.

L'ÉPINE.

Nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

PASQUIN.

Vous avez donc tous deux tort.

COLIN.

M'est avis, Monsieu l'philosope, qu'ça n'est pas possible.

PASQUIN.

Vous êtes un sot, mon ami; d'autant qu'entre la philosophie et la raison il y a un rapport, une sympathie analogue, qui venant à... comme qui dirait ébranler vivement la fibre intellectuelle, qui opère.... directement sur les molécules organiques.... d'où résulte la perfectibilité dont.... (1)

COLIN.

Miséricorde, Monsieu l'philosope, j' n'entendons point tout s'latin-là; dites-nous tant seulement...

L'ÉPINE.

Je vais vous conter l'affaire. Nous aimons l'un et l'autre une jeune et jolie fille. Moi, je prétends l'épouser, parce que son père me l'a promise.

PASQUIN.

Mauvais raisonnement. Le père n'a pas le droit de vous la promettre, et toutes ses promesses ne vous servent à rien. (2)

---

(1) Style de Robinet, *de la nat.*

(2) Raynal, *hist. phil. et pol.* liv. 18. Rousseau; *Cont. Soci.*

COLIN.

Je l' disais bian, moi, qu' j'avais raison.

L'ÉPINE.

Comment, Monsieur, un père n'a pas le droit de choisir un époux à sa fille ?

PASQUIN.

Non certes. Les parents perdent leurs droits, du moment que leurs enfants peuvent se passer d'eux (1).

L'ÉPINE.

Vous autres grands hommes pouvez pratiquer cette morale à la ville ; mais au village, je vous assure qu'elle ne fera pas fortune.

PASQUIN.

On en trouvera bien le moyen.

L'ÉPINE.

Au surplus, la fille est honnête, et respecte trop son père, pour oser....

PASQUIN.

Ah! c'est une fille honnête, qui respecte son père! C'est une autre affaire. Pauvre sot! comme si ce prétendu respect pouvait aller jusqu'à l'obliger à une action contraire à son bien-être ! (2)

L'ÉPINE, *indigné.*

Quelle philosophie nous débitez-vous-là ! On dirait que vous l'auriez prise chez les Turcs, ou que vous voulez vous moquer de nous.

---

(1) Raynal, id. Rousseau, id.

(2) *Syst. nat.* t. I, chap. 9.

Serviteur, je n'en veux pas davantage. Je ferai bien mes affaires sans vous. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

PASQUIN, COLIN.

COLIN.

V'là Monsieu l'Epeine fâché de c' qu'i n'a pas raison.

PASQUIN.

Votre l'Épine ne sait ce qu'il dit.

COLIN.

Si bian donc, Monsieu l'philosope, qu' c'est moi qui peux épouser la fille?

PASQUIN.

Assurément.

COLIN.

Faut pourtant que j' vous parle à la franquette. Il est bian vrai qu' son père n' veut pas m'la donner, pac' que je n' sis pas si riche que s' l'Épeine, et stapandant la fille a un p'tit brin d'amiqué pour moi, m'est avis. Quément faire?

PASQUIN.

Mariez-vous sans le consentement du père.

COLIN.

Oui; mais c'est bian vilain d' n'avoir pas com' ça son biau père à sa noce. Et pis j'vous dirais qu'i' m'a rendu sarvice par ci-devant.

PASQUIN.

Qu'est-ce que cela dit?

COLIN.

Ca dit, qu'on dira que j' sis un ingrat, un coquin, un mauvais garçon, qui épouse les filles maugré leurs parents.

PASQUIN.

Laissez dire le monde. Vous voulez être heureux, n'est-il pas vrai?

COLIN.

Tatigué oui, si j' peux.

PASQUIN.

Eh bien! tout ce qui sert à votre bonheur, faites-le. (1)

COLIN.

Oh! Monsieu l'philosope que v'la qui est c'mode ça! Mais je n' vous ai pas tout dit : y a encore du grabuge dans st'affaire-là.

PASQUIN.

Quoi donc?

COLIN.

Ma maîtresse s'nomme Lisette?

PASQUIN.

Lisette!

COLIN.

Oui. Elle avait à la ville un amoureux qui qui a mérité d'être pendu : un voleux, un fripon,

PASQUIN, *à part.*

La dure pilule!

(1) Raynal, *hist. philo. et pol.* li. 19. etc.

COLIIN.

Qu'on appèle Faquin..... Baquin..... Pas..... Pasquin. Tout juste, v'là son nom; v'là l'coquin que j'voudrions bian voir pendre par son cou, Monsieu l'philosope. *(Tout en disant cela, il le prend au cou).*

PASQUIN.

Ahi !

COLIN.

Quoi qu'cest donc que v'z avez ?

PASQUIN.

Je suis fort chatouilleux de la gorge.

COLIN.

Pour en revenir à s' Pasquin, tant que s'voleux-là n' s'ra pas pendu, j'arai toujours peur qu'avec Lisette il..... Vous m'entendez bian.

PASQUIN.

Autant vaut que ce soit Pasquin qu'un autre.

COLIN.

Mais j'voulions qu'ça n' set pas p'us un autre qu'li.

PASQUIN.

Comment ! vous tenez à ces préjugés-là ?

COLIN.

Par la morguenne oui, j'y tenions, et j'y tenions comme teigne.

PASQUIN.

Fidonc ! c'est indigne d'un philosophe.

COLIN.

Je n'sis point philosope, et je m'moque de ça.

PASQUIN.

Savez-vous qu'il y a un pays de sages où les femmes n'appartiennent en propre à aucun homme (1).

COLIN.

Allons! Monsieu l'philosope Gracu, vous vous gaussez d' nous avec votre pays d' sages: c'est tout au p'us l'pays des ânes. Vous m'avez bian l'air d'un enjoleux avec vot' philosopie. Sarviteur; aussi bian v'là d'la compagnie qui vous viant.

PASQUIN, *seul.*

Voilà deux drôles qui ne sont pas encore au niveau de leur maîtresse — Mais la voici.

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, TIMON, PASQUIN.

PHILAMINTE.

Quelle nouvelle j'apprends, mon cher Gracchus! je suis désolée. Tout était déjà disposé pour vous unir avec ma nièce et vous faire mon héritier: le contrat est tout prêt; il n'y a plus que votre nom à y mettre.

PASQUIN.

Vous mettrez celui d'un autre; voilà toute la différence.

PHILAMINTE.

Ah! cet autre n'est pas vous.

---

(1) Alambic moral. Helvétius, *de l'Esp.* disc. 2.d

PASQUIN.

C'est un de mes intimes amis, un second moi-même.

TIMON.

Mais est il au moins aussi grand philosophe que vous le prétendez ?

PASQUIN.

Jugez-en par ce trait. Il se trouvait un jour dans un cercle tout composé de ces gens du vieux temps, de ces gens à petit génie, à vue courte, à préjugés. La conversation vint à tomber sur les philosophes; et chacun, comme vous le pensez bien, de leur donner un coup de dent. Mon ami ennuyé de tant d'impertinences, prend la parole; parle pendant une heure avec une volubilité, une énergie.... Il fallait voir! Mes gens, étourdis de son discours, restèrent comme pétrifiés, et ne furent pas plus dans le cas de leur répondre que s'il leur eût parlé hébreu.

TIMON.

Ils avaient trouvé leur homme.

PHILAMINTE.

Cela lui fait honneur.

PASQUIN.

Autre preuve. Nous étions, il y a quelque temps, un certain nombre de savants réunis. Il fut question d'établir la différence qu'il y a entre l'homme et la brute. L'un disait que cette différence provenait de ce que l'homme agit librement, au lieu que la bête agit par nécessité. L'autre soutenait que la bête et

l'homme étaient de pures machines, (1) avec cette seule différence que dans l'un, la machine est plus parfaite que dans l'autre. Celui-ci s'efforçait de prouver qu'elle consiste uniquement en ce que les organes sont plus mobiles dans l'homme que dans la brute (2). Notre homme, las de nous entendre bavarder, nous ferme à tous la bouche d'un mot. Entre l'homme et la bête, dit-il, il n'y a de différence que dans l'habit (3). Aussitôt nous sommes tous frappés d'un trait de lumière; chacun dit, il est vrai; et d'une voix unanime, on lui défère la palme.

TIMON.

Corbleu! c'est un homme universel.

PHILAMINTE.

Vous me ravissez d'en parler ainsi. Je ne pourrais que difficilement trouver un plus grand homme; un homme plus propre à remplir mes vues. — Comment se nomme-t-il?

PASQUIN.

Il se nomme.... le philosophe Cratès.

PHILAMINTE.

Cratès! Il se nomme Cratès! Il n'y a plus à balancer; c'est l'époux qu'il faut à ma nièce. Il le sera : ou je l'épouserais plutôt moi-même. Cratès! Vîte, vîte, voyons-le, car les choses pressent. Mon cher frère Ariste vient de m'annoncer qu'il consent maintenant à unir sa

(1) Lamétrie, *l'hom. mach.*

(2) *Syst. de la nat.* t. I. chap. 8.

(3) Diderot, *vie de Sénèque*, p. 377.

fille à leur Dorante, et qu'il vient en conséquence la chercher.

PASQUIN.

Diantre ceci peut changer la face des choses. Je vais voir si Cratès n'est point arrivé. Je l'amenerai aussitôt.

PHILAMINTE.

Bon ! faites vîte.

SCÈNE V.

PHILAMINTE, TIMON.

TIMON.

Il faut avouer que le nom de Cratès est d'un heureux présage pour l'accomplissement de vos projets.

PHILAMINTE.

Ah ! mon cher Timon, quelle jouissance d'avoir pour neveu, un homme qui a un nom à la grecque, et sur-tout le nom de Cratès !

TIMON.

Il est extrêmement caractéristique, et s'accorde parfaitement bien avec le vôtre.

PHILAMINTE, *soupirant.*

Que trop ! S'il allait me jouer le même tour que ce Gracchus ! J'en mourrais de douleur.

TIMON.

Il faut espérer que non.

PHILAMINTE.

Nous avons une autre difficulté, c'est de faire consentir Ariste à ce mariage.

TIMON.

Ce n'est rien que cela. Nous ferons du bonhomme tout ce que nous voudrons.

PHILAMINTE.

D'ailleurs, le bien étant presque tout de mon côté, nous le tiendrons par là.

TIMON.

Sans doute..... Chut! Voici nos deux philosophes.

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, TIMON, DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter le célèbre philosophe Cratès.

PHILAMINTE, *à part.*

Le charmant jeune homme! Quel assaut pour ma philosophie. *(haut)*. Votre présence, Monsieur, ne peut qu'ajouter infiniment au bonheur qui a signalé pour nous cette journée; et ce m'est un double plaisir de faire votre connaissance sous les auspices de l'illustre Gracchus.

DORANTE.

En vérité, Madame, la manière dont je fais la vôtre a pour moi quelque chose de si extraordinaire, que je suis embarrassé comment répondre à vos compliments.

PHILAMINTE.

Nous sommes trop heureux, Monsieur, que vous daigniez les agréer. Votre honorable ami vous a instruit de tout, j'imagine ?

DORANTE.

Oui : il m'a fait part de vos bontés pour moi, et je vous supplie....

PHILAMINTE.

Qu'allez-vous dire, mon cher Cratès? C'est moi qui vous ai mille obligations de ce que vous consentez à épouser ma nièce et à vous fixer près de nous à pareil prix. *(Elle sonne).*

DORANTE,

s'inclinant avec respect.

Madame, je....

PASQUIN, *bas,*

le tirant par derrière.

Des révérences! Soutenez donc mieux votre dignité.

PHILAMINTE.

Vous êtes philosophe, Monsieur, je n'en demande pas davantage : votre ami m'est garant du reste.

DORANTE.

De grace, ne concevez pas de moi une si haute opinion, de peur...

PASQUIN, *à part.*

Il va tout gâter.

TIMON.

Oh! de la modestie. Vous! Monsieur; un philosophe! Cela ne vous va point.

SCÈNE.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'ÉPINE.

PHILAMINTE, *à l'Epine.*

Faites entrer le Notaire; ensuite vous irez dire à ma nièce que je l'attends.

L'ÉPINE.

Madame, elle est avec son père.

PHILAMINTE.

Que dites-vous, l'Épine ?

L'ÉPINE.

Je dis qu'Ariste vient d'arriver, et qu'il est avec sa fille.

PASQUIN, *à part.*

Le fâcheux contre-temps !

PHILAMINTE.

Vite! faites entrer le Notaire.

SCÈNE VIII.

PHILAMINTE, TIMON, DORANTE, PASQUIN.

PHILAMINTE.

Cette arrivée nous dérange un peu. Je voulais conclure d'abord votre mariage, ensuite j'aurais trouvé moyen d'y faire consentir le père.

DORANTE.

Vous craignez donc que je ne lui sois pas agréable ?

PHILAMINTE.

Il faut vous dire les choses. Cet homme s'est mis tout-à-coup en tête de marier sa fille à un certain chevalier Dorante. Je ne veux décidément point de son Dorante. Dorante est un personnage que je ne connais point ; mais rien que son nom de Dorante me dégoûte de sa personne.

DORANTE.

Voilà une antipathie bien forte.

TIMON.

Et le moyen ! Dorante ! C'est un nom tout-à-fait impertinent, nullement philosophique. Jamais philosophe n'a eu nom Dorante, et.....

DORANTE.

Autant que j'en puis juger, voici une affaire fort embrouillée, un mariage à-peu-près manqué.

PHILAMINTE.

Pour peu que vous persistiez dans vos bonnes intentions, nous viendrons à bout de tout.

DORANTE.

De mon côté, Madame, ne craignez rien. Si l'illustre Gracchus daignait chercher dans sa tête quelque expédient propre à nous tirer d'embarras.

PHILAMINTE.

Oui ; si vous trouviez jour à duper comme il faut mon cher frère Ariste.

TIMON.

C'est un pauvre homme, je vous en préviens; un homme à jouer par-dessous la jambe.

PASQUIN.

Cela se peut; mais nous avons si peu de temps pour....

DORANTE.

Quand vous le voulez, Monsieur le philosophe, vous êtes si actif.

PASQUIN.

Encore faut-il le temps de la réflexion.

DORANTE.

La réflexion est simple. Si cette affaire ne réussit pas, tout est perdu pour nous, et pour vous-même, mon cher Gracchus, vous le savez.

PHILAMINTE.

Assurément, Il y va de la vie; car enfin....

PASQUIN.

Corbleu! que vous êtes pressants! *(réfléchissant.)* Si vous.... Si je....

DORANTE.

Quoi?

PASQUIN.

Si nous.... Oui.... Nenni.

DORANTE.

Hé bien!

PASQUIN.

Si fait... Parbleu oui; voici ce qu'il faut.

PHILAMINTE.

Auriez-vous trouvé un moyen?

PASQUIN.

Oui : mais franchement, cela exige de vous Madame, et de Monsieur, *(désignant Dorante)* une grande.....

PHILAMINTE.

Vous pouvez tout attendre de moi.

PASQUIN.

Prenez-garde : il ne s'agit de rien moins que de paraître ce que vous n'êtes pas ; de...

PHILAMINTE.

Qu'importe ! Est-ce que je regarde à ces minuties-là ?

TIMON.

Un vrai philosophe sait prendre toutes les formes.

PASQUIN.

A la bonne heure. *(à Dorante.)* Et vous, qu'en dites-vous ?

DORANTE.

De quoi s'agit-il ?

PASQUIN.

Il faudrait que Madame feignît d'avoir prévenu les intentions d'Ariste ; d'avoir appelé près d'elle Dorante, pour l'unir à sa nièce, et ce serait vous, Monsieur, qui feriez le rôle de Dorante ; ce qui est d'autant plus facile que le bonhomme ne le connaît pas plus que le philosophe Cratès.

PHILAMINTE.

En effet, il ne connaît ni l'un ni l'autre.

L'expédient est excellent, et j'y donne les mains de tout mon cœur.

TIMON.

Il est aussi heureusement trouvé, qu'aisé à mettre à exécution.

PHILAMINTE, *à Dorante.*

Pardon, Monsieur le philosophe, du rôle que vous...

DORANTE.

Je m'y prêterai avec plaisir.

TIMON.

L'amour-propre se révolte, lorsqu'on se voit pris pour de certaines gens, qui...

DORANTE.

Ma philosophie est de ne point m'arrêter à ces formalités. Laissons donc ce discours, et occupons-nous de notre affaire.

PHILAMINTE.

Vous êtes trop aimable ! — Bon! j'apperçois le Notaire. Mon cher Gracchus, faites-lui un peu sa leçon, je vous prie. Vous m'entendez?

PASQUIN.

Reposez-vous sur moi.

PHILAMINTE.

Il faut aussi prévenir ma nièce.

PASQUIN.

N'en soyez point en peine, je réponds d'elle; je l'ai à demi prévenue, et un petit mot à l'oreille achevera de la mettre au fait de tout.

PHILAMINTE.

Fort bien. Nous allons nous amuser, comme il faut, aux dépens du bon Ariste. Mais je l'entends, je crois? Mon cher Cratès, tenez-vous un moment à l'écart.

TIMON.

Le voici. Nous allons bien rire toute-à-l'heure.

SCÈNE IX.

Les précédents, ARISTE, ROSETTE, LE NOTAIRE.

ARISTE.

Vous voyez, ma chère sœur, que je suis un homme expéditif.

PHILAMINTE.

Très-expéditif. Vous venez chercher ma nièce pour la marier à Dorante?

ARISTE.

Oui, comme je vous ai dit dans ma lettre.

PHILAMINTE.

Hé bien! vous n'avez que faire d'aller plus loin.

ARISTE.

Qu'est-ce à dire?

PHILAMINTE.

C'est-à-dire que j'ai pris les devants; que j'ai voulu vous causer une agréable surprise, en faisant venir ici Dorante.

ARISTE.

Allons! Vous plaisantez: ne sais-je pas.....

PHILAMINTE.

Ah! vous n'en croyez rien! Avancez, mon cher Dorante.

ARISTE.

Ma fille, c'est là votre amant?

ROSETTE.

Mon père, c'est celui à qui vous consentez de m'unir.

TIMON, *bas à Philaminte.*

Bien répondu. Gracchus est incomparable.

DORANTE, *s'avançant vers Ariste.*

Oui, Monsieur, je suis Dorante, et je m'estimerai le plus heureux des hommes si vous daignez m'accorder la main de l'adorable Rosette.

PHILAMINTE, *bas à Timon.*

Il joue son rôle à ravir.

ARISTE.

De tout mon cœur, Monsieur.

TIMON, *bas à Philaminte.*

N'avions-nous pas raison? Il donne dans le panneau.

ARISTE.

Je ne sais qu'en penser, ma chère sœur, vous qui....

PHILAMINTE.

Moi qui ne pouvais souffrir Dorante. Que voulez-vous? Mon sexe est changeant, comme vous savez. Çà signons, le contrat est tout prêt.

ARISTE.

Signons—(*hésitant.*) Mais, ma fille, pourquoi ne m'avoir pas dit que Dorante était ici!

ROSETTE.

Je l'ignorais, mon père.

ARISTE.

Et pourquoi d'ailleurs me parler d'un je ne sais quel philosophe à qui votre tante voulait vous marier ?

PHILAMINTE, *vers Pasquin.*

C'est excellent ceci. Ah ! ah ! ah !

PASQUIN, *bas à Philaminte.*

Laissez-moi, je vais arranger tout cela. *(à Ariste)* Monsieur je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais si Madame *(montrant Rosette)* veut l'avouer, personne ne peut mieux que moi vous expliquer cette affaire.

ARISTE.

Monsieur, — *(à sa fille)* Hem !

ROSETTE.

Oui, mon père ; si, comme je le crois, M. veut vous dire la vérité, vous serez instruit de tout.

TIMON, *bas à Philaminte.*

Elle soutient la gageure à merveille.

PASQUIN.

Voici donc le mot de l'énigme. Vous Monsieur et votre fille penchez pour Dorante ; Madame votre sœur au contraire le rejette, voulant un Philosophe pour héritier ; qu'ai-je fait pour vous mettre tous d'accord ? j'ai présenté ici Dorante sous le nom de Cratès, avec le titre pompeux de philosophe ; et maintenant il paraît incomparable à Madame,

lorsque auparavant son nom seul lui donnoit des vapeurs.

ARISTE, PHILAMINTE, TIMON,

se moquant les uns des autres.

Ah! ah! ah!

TIMON, *bas à Philaminte.*

L'adroit compère!

ARISTE.

Le tour n'est pas mauvais.

PHILAMINTE, *bas à Timon.*

Le pauvre homme, ô mon Dieu! Ah! ah! ah!

ARISTE.

C'est fort bien, ma chère sœur, de prendre gaillardement votre parti.

PHILAMINTE.

Je suis ainsi faite. Quand je vois qu'on m'a jouée bien finement, je le pardonne, et suis la première à en rire. Signez, mon cher Dorante.

DORANTE,

donnant la plume à Rosette.

Je suis au comble de la félicité.

PHILAMINTE.

A vous, ma nièce. — A votre tour; mon cher frère.

ARISTE.

Volontiers. — *(hésitant.)* Et par le contrat vous faites don de tous vos biens aux deux époux?

PHILAMINTE.

Eh ! oui, vous dis-je — Mais donnez; pour vous mettre l'esprit en repos, je vais signer avant vous.

ARISTE, *signe à son tour.*

Puisqu'il en est ainsi, il faut bien que je vous croie. Voilà qui est fait.

PHILAMINTE.

Bon. *(Au notaire.)* Vous avez eu soin que tout soit bien dans les formes, au moins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y a plus à y revenir.

PHILAMINTE.

Fort bien. Adieu, Monsieur.

SCÈNE X. *et dernière.*

LES MÊMES, *excepté le Notaire.*

PHILAMINTE, *à Ariste.*

Vous êtes satisfait maintenant ?

ARISTE.

J'aurais tort de ne pas l'être. Je n'ai plus rien à desirer.

PHILAMINTE.

Ni moi non plus. — Ah ! ah ! ah !

ARISTE.

Qu'avez-vous donc encore à rire ?

PHILAMINTE, *et* TIMON.

Ah ! ah ! ah !

ARISTE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Le savez-vous, ma fille ?

ROSETTE.

Comme vous, mon père, je suis dans l'étonnement.

PHILAMINTE.

Ah! ah! ah ! Écoutez, mon cher frère Ariste, vous croyez qu'on m'a joué un tour: c'est à vous qu'on le joue. Vous et votre fille étiez entêtés de votre éternel Dorante ; vous vouliez un jeune élégant, un joli cavalier qui sût faire son chemin : moi, je voulais un savant, un philosophe qui sût cultiver mon esprit, et l'éclairer du flambeau divin de la nouvelle philosophie. Par-là nos goûts ne se rencontraient guères ; mais comme la raison était toute de mon côté, je devais l'emporter, et c'est en effet ce qui a lieu, puisque Monsieur, que vous prenez bonnement pour le chevalier Dorante, n'est autre que le philosophe Cratès. — Ah! ah! ah!

TIMON.

Voilà tout justement l'affaire. Ah! ah! ah!

ARISTE.

Comment! m'avoir abusé de la sorte, m'avoir...

PHILAMINTE.

Doucement, mon cher frère Ariste, doucement ; sachez vous montrer philosophe, et digérer la pilule que nous vous avons dorée le mieux que nous avons pu.

DORANTE.

Permettez, Monsieur, que je m'explique à mon tour.

ARISTE.

Eh! que pouvez-vous me dire, après.....

PHILAMINTE.

Écoutez-le, c'est bien le moins.

ARISTE.

Que voulez-vous que j'écoute?

DORANTE.

J'espère, en peu de mots, vous faire changer de sentiment.

PHILAMINTE.

Avec un peu de sens froid, vous verrez que le mal n'est pas aussi grand que vous vous le figurez.

DORANTE.

Vous n'avez point à vous plaindre de moi, Monsieur, c'est Madame.

PHILAMINTE.

Soit. Je veux bien me mettre à votre place, mon cher Ariste, et me regarder comme l'offensée.

DORANTE.

Un moment. Vous me croyez philosophe: je ne le suis point.

PHILAMINTE.

Vous n'avez garde vraiment.

TIMON.

Il aime à rire.

DORANTE.

Vous croyez que je me nomme Gratès; il n'en est rien.

PHILAMINTE.

Ne sais-je pas ? Ce n'est qu'un sobriquet.

DORANTE.

Vous prenez ce maraud-là pour un autre philosophe.

PASQUIN, *à part.*

Ouf ! voici mon tour.

DORANTE.

Il ne l'est pas plus que moi.

PHILAMINTE.

Encore moins peut-être.

TIMON.

Il est tout-à-fait plaisant.

DORANTE.

Vous l'appelez l'illustre Gracchus; c'est un drôle qui m'a volé, moi et Rosette, comme on sait.

PASQUIN, *à part.*

Comment sortirai-je de là ?

PHILAMINTE, *à Pasquin.*

Vous ne dites mot, Monsieur le philosophe.

PASQUIN, *à part.*

Je suis muet.

PHILAMINTE.

Serait-ce bien moi qu'on aurait prise pour dupe ?

ARISTE.

Tout me le confirme, ma chère sœur.

TIMON.

Pourrait-on pousser la perfidie jusque-là!

PHILAMINTE, *à Rosette.*

Pourquoi rester-là sans parler, lorsque d'un mot vous pouvez éclaircir ce mystère?

ROSETTE.

Je n'ai rien à dire, sinon que voici vraiment Dorante et Pasquin son valet.

PASQUIN, *à part.*

Adieu ma dignité.

PHILAMINTE.

Quoi! C'est la vérité! Moi! une femme comme moi, être jouée par un coquin de valet! Ouf!

ARISTE.

Et où sont donc vos principes d'égalité? Allons! ma chère sœur Babichon, modérez-vous; sachez mettre à profit votre philosophie, en supportant courageusement cette disgrace, que vous vous êtes attirée par votre folie.

PHILAMINTE.

Ah! mes chers insolents! vous me le paierez. Mon cher Timon, mettons absolument de côté quelques-uns de nos principes; marions-nous; ayons des enfants qui annullent ce malheureux contrat; ce contrat qui.... que... dont... Je n'en puis plus; je crève de dépit.

ARISTE.

Tout doux ! ma chère sœur, tout doux ! Mariez-vous, c'est fort bien : quant aux enfants, le temps n'en est plus pour vous.

PHILAMINTE.

Si, si; dussé-je m'adresser à tous les philosophes du monde. Venez, mon cher Timon; sortons. *(Ils sortent.)*

ARISTE.

Laissons-la exhaler sa bile, ensuite nous tâcherons de l'appaiser. Pour le présent, songeons à nous rendre chez moi pour célébrer votre mariage.

PASQUIN.

Et du philosophe, qu'en ferez vous ?

DORANTE.

On lui laisse la liberté d'aller se faire pendre ailleurs.

FIN.